

menter toutes les puissances productrices de notre agriculture.

Mais, il importe de le dire, nos instituts et nos collèges agricoles, même en accomplissant parfaitement leur rôle, ne sauraient opérer la révolution désirable dans les goûts, les aptitudes et les ambitions de notre population canadienne-française. Il faudrait que l'enseignement de l'agriculture s'étendît à tous les degrés de l'instruction publique: écoles primaires, écoles commerciales, écoles normales, collèges, universités, par des leçons de choses dans les premières et par des chaires agronomiques dans les institutions supérieures. Cette amélioration ne peut être que partielle maintenant, et ne saurait s'accomplir que d'une manière graduelle à mesure que l'enseignement agricole supérieur fournira des professeurs compétents. Mais nos publications agricoles devraient jouer sans retard un rôle considérable dans ce travail d'éducation agricole. La possession et l'utilisation intensive du sol, ne fût-ce que d'un coin de terre, ou encore la possession d'un foyer qu'on désirera exploiter et embellir, voilà ce qui devrait être le rêve de tous, des hommes des hautes classes sociales comme des humbles travailleurs.

L'agriculture alors et, par elle, la production nationale prendront un essor qui augmentera partout l'aisance et la richesse.

N'oublions pas que c'est l'ignorance et le dégoût de l'agriculture qui a conduit dans les manufactures et disséminé sur tout le territoire de la grande République américaine un million des nôtres qui ont déserté la terre paternelle, pendant que dans notre province et dans celle de l'Ontario, notre voisine, sans parler du Nord-Ouest, des terres fertiles s'offraient à leurs bras et leur promettaient la prospérité.

Hélas! cette perte n'est guère réparable. Puissent au moins ceux qui restent fixés au sol de la patrie y vivre heureux partout, grâce au relèvement et au renforcement de l'âme agricole!

A. Marsan.

*Directeur scientifique de l'Institut
Agricole d'Oka.*